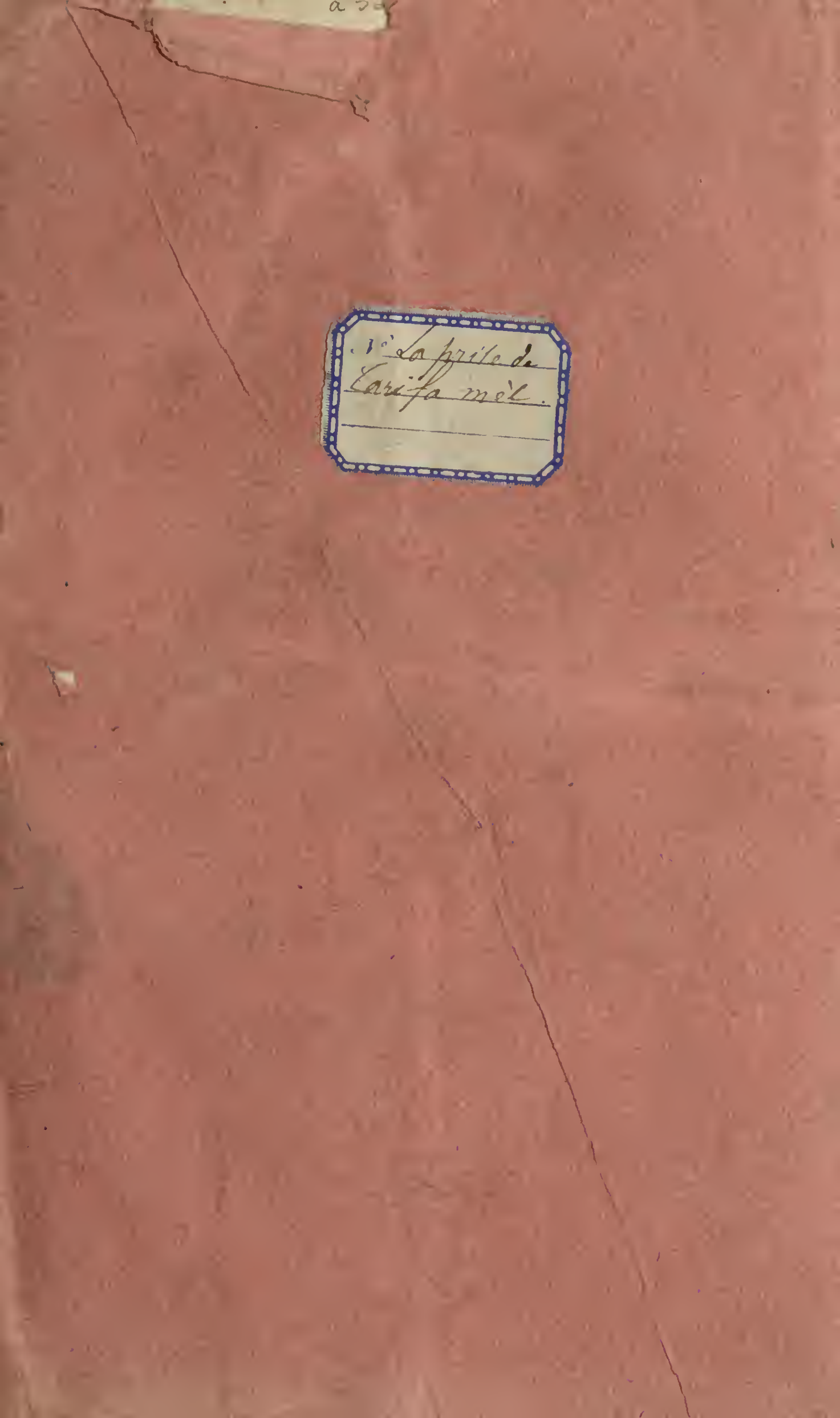

1° La prise de
Tarifa mél.

LA PRISE
DE

TARIFA,

MÉLODRAME MILITAIRE, HISTORIQUE,
A GRAND SPECTACLE,

DE MM. JULES ET HENRY,
MISE EN SCÈNE DE M. FRANCONI JEUNE,
MUSIQUE DE M. SERGENT.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU CIRQUE OLYMPIQUE A PARIS, LE 20 NOVEMBRE 1824.

SECONDE ÉDITION.

Prix : 40 cent.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THEATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, n° 4, et Passage de Henri IV, nos 10, 12 et 14.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Colonel du 14e de chasseurs à cheval.	M. Paul.
Le Colonel du 34e de ligne.	M. Félix.
Le Commandant du génie.	M. Champin.
RAYMOND, Capitaine du 34e.	M. Balllieste.
L'ETOILE, maréchal-des-logis du 14e.	M. Adolphe.
Un chef d'insurgés.	M. Huot.
PEDRO, son lieutenant.	M. Philibert.
GONZALÈS, } Soldats dans l'armée royale espagnole, affidés des insurgés.	M. Ribard.
PABULOS, }	M. Edmond.
CALINOS, domestique d'un parlementaire insurgé.	M. Hyppolite.
Un Sergent du 34e.	M. Genisgar Ferrin.
Un Commandant des troupes royales espagnoles.	Heret.
LAURETTA, jeune espagnole.	Mlle Godet.
Soldats Français.	
Soldats Espagnols.	
Insurgés.	

La scène se passe près de la ville de Tarifa (Espagne), en Août 1824.

Imprimerie de Chaignieau, fils aîné,
rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

LA PRISE

DE

TARIFA.

Le Théâtre représente une plaine voisine de Tarifa ; — à gauche de l'acteur, l'entrée d'un bois voisin de la ville ; — le camp français est censé à droite.

(*Il fait encore nuit.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, les insurgés espagnols, poursuivis par les Français, traversent le Théâtre en fuyant du côté du bois. — On entend des coups de feu.

Les Français, poursuivant au pas de charge les Espagnols, sont sur le point d'entrer dans le bois.

LE CAPITAINE RAYMOND, un Sergent, Soldats français.

RAYMOND, *accourant.*

Arrêtez !

(*Les Soldats font encore un pas en avant.*)

Arrêtez, vous dis-je ! soldats du 54e, voulez-vous désobéir à votre capitaine ?

LE SERGENT.

Laissez-nous exterminer jusqu'au dernier de ces misérables !

LES SOLDATS.

Oui !

RAYMOND.

J'ai reçu l'ordre de ne pas m'engager dans ce bois. Bientôt

votre ardeur sera satisfaite, et nous retrouverons l'ennemi dans la ville de Tarifa.

LE SERGENT.

Corbleu! si seulement une compagnie de chez nous avait été dans la place, les traîtres qui en ont surpris la garnison espagnole, n'en auraient pas eu si bon marché.

RAYMOND.

Tu as raison, mon brave. Mes amis, maintenant que nous avons fait échouer leur folle tentative de surprendre notre camp, rejoignons pour attendre les renforts qui doivent bientôt nous arriver. Tels sont les ordres que m'a donnés le colonel : nous les reverrons bientôt ces messieurs qui ont de si bonnes jambes.

(*Ils sortent en bon ordre du côté de leur camp.*)

SCÈNE II.

UN CHEF DES INSURGÉS, PEDRO.

(*Ils sortent du bois avec précaution au moment où les Français quittent la Scène.*)

LE CHEF.

Malédiction! ils nous échappent! la prudence de ce capitaine français l'a sauvé.

PEDRO.

Que voulez-vous dire?

LE CHEF.

Après notre défaite et pendant que tu tâchais de rallier nos fuyards, bien persuadé que l'impétuosité des Français les attirerait jusqu'ici, j'ai mis tout le monde qui me restait en embuscade dans ce bois. Tout réussissait suivant mes désirs, quand ce maudit officier est venu arrêter l'ardeur de ses soldats. S'ils avaient fait un pas de plus, il n'en sortait pas un de ce taillis. Maintenant il ne me reste aucun espoir de les attirer de ce côté.

PEDRO.

En ce cas, rentrons dans Tarifa.

LE CHEF.

Un moment..... Il y a encore des fuyards qui ne peuvent tarder à nous rejoindre.

PEDRO.

Capitaine, que dites-vous de l'avis que nous ont envoyé nos bons amis Gonzalès et Pabulos? à les entendre nous n'avions qu'à paraître pour mettre en fuite les Français. Etes-vous bien sûr de ces deux hommes qui sont au nombre des soldats de l'armée royale espagnole?

LE CHEF.

Leur trahison, en nous aidant à nous emparer de Tarifa, nous répond de leur fidélité.

PEDRO.

Maintenant qu'ils sont loin de nous, ils pourraient bien.....

LE CHEF.

Ce n'est que par nos ordres qu'ils ont suivi les royalistes dans leur retraite. Il était bon d'avoir des intelligences dans le camp de nos ennemis.

PEDRO.

Le conseil qu'ils nous ont donné d'attaquer cette nuit les Français, ne nous a pas été très-utile.

LE CHEF.

Ce n'est pas leur faute si nous avons été battus ; mais ils avaient raison d'engager notre commandant à les surprendre avant que les renforts qu'ils attendent ne fussent arrivés.

(*On entend plusieurs coups de feu.*)

Qu'entends-je? les Français reviendraient-ils à la charge?

PEDRO.

C'est notre bonne étoile qui nous les envoie.

(*Pendant cette scene, des fuyards sont arrivés, et se sont joints aux soldats que commande le Chef.*)

LE CHEF, *bas.*

Soldats, apprêtez vos armes et rentrons dans le bois.

(*Ils font un pas du côté du bois.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN INSURGÉ.

L'INSURGÉ.

Capitaine, les coups de feu que vous venez d'entendre ont été tires sur deux de nos ennemis, qui sans doute s'étaient laissé emporter à la poursuite des nôtres et qui sont tombés dans notre embuscade.

LE CHEF.

C'est bien ! pas de grâce pour les Français !

L'INSURGÉ.

On amène un de ces hommes de ce côté.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CALINOS.

(*Il est soutenu par deux insurgés.*)

LE CHEF *s'approche de Calinos et le reconnaît.*

Je ne me trompe pas? c'est Calinos, le domestique du major Orlando.

CALINOS, *d'une voix éteinte.*

Oui, j'étais Calinos.

LE CHEF.

Es-tu blessé?

CALINOS.

Oui.....

LE CHEF.

Et à quel endroit?

CALINOS.

Partout.

(*Le Chef fait un signe, et on prodigue des soins à Calinos.*)

LE CHEF.

Par quel hasard te trouves-tu dans ce bois?

CALINOS, *d'un air égaré.*

Attendez..... que je me reconnaisse; oui! c'est bien moi! je suis encore en vie. Vous me demandiez donc? m'y voilà. J'accompagnais le major Orlando mon maître, en qualité de trompette; et nous allions porter au camp français des dépêches dont l'avait chargé le commandant de Tarifa; je n'avais consenti à le suivre que pour revoir ma chère Lauretta, forcée par les circonstances de suivre les Français; cette espérance combattait ma frayeur, lorsque, trompés sans doute par les manteaux qui nous enveloppaient, vos gens nous ont étendus morts, mon maître tout de bon, et moi seulement de peur; car je vois avec plaisir que j'en serai quitte pour avoir la jaunisse.

LE CHEF, *aux siens.*

Qu'avez-vous fait?

(*Consternation des insurgés.*)

(*A Pedro.*) Peut-être la mort du major Orlando va-t-elle compromettre le sort de la place de Tarifa. En effet, ces dépêches envoyées par le commandant n'étaient sans doute qu'un prétexte pour se concerter avec nos affidés Gonzalès et Pabulos qui se sont introduits dans le camp des Français.

PEDRO.

Et si le commandant apprend que ses projets n'ont échoué que par notre faute, nous courons risque......

LE CHEF, *réfléchissant.*

Il faut absolument que les dépêches soient remises de suite, par un homme sur lequel je puisse compter. (*A Pedro.*) Ecoute, Pedro, tu es adroit, intelligent.

PEDRO, *à part.*

Il me flatte, il a quelque mauvaise commission à me donner.

LE CHEF.

Tu peux rendre un grand service à notre parti.

PEDRO, *haut.*

Parlez, capitaine.

LE CHEF.

Tu vas prendre l'habit du major Orlando et porter la lettre au colonel français; en t'acquittant avec intelligence de cette honorable mission, tu sauveras peut-être ton parti d'une ruine complète.

PEDRO.

Capitaine, ce que vous me proposez là n'est pas sans danger.

LE CHEF.

Tant mieux, tu n'en auras que plus de gloire à acquérir.

PEDRO.

De la gloire? cette monnaie là peut être bonne pour les Français, mais à nous autres il faut quelque chose de plus solide, des quadruples par exemple.

LE CHEF.

Eh bien! parts à l'instant, et je te promets une forte récompense à ton retour.

PEDRO.

Oui, mais si les Français avaient des représailles à exercer..... n'importe, je sacrifierai ma vie, si elle doit hâter la perte de nos ennemis, je suis prêt. Cependant il me vient une idée comme je vais remplacer le parlementaire, Calinos me suivra et continuera les mêmes fonctions qu'il avait à remplir auprès du major.

LE CHEF.

Tu as raison, va prendre son habit où doivent se trouver les papiers dont il était chargé pour le colonel français.

(*Pedro sort.*)

SCÈNE V.

LE CHEF, *à Calinos.*

Calinos, Pedro va remplacer ton maître dans la mission importante que le commandant de Tarifa lui avait confiée; tu l'accompagneras.

CALINOS.

Bien obligé, signor, c'est bien assez de l'avoir échappé une fois, et je vous déclare que je n'ai point envie de risquer la seconde, ainsi je vous prie de recevoir mes sincères remercîmens.

LE CHEF.

Obéis sans replique ou je t'enverrai tenir compagnie au major.

CALINOS.

Vous êtes trop bon, mais permettez-moi de vous faire observer

que j'aime mieux servir les vivans que les morts, et puisqu'il n'y a pas moyen de vous refuser, je me décide à vous obéir.

LE CHEF.

A la bonne heure.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PEDRO, *habillé.*

CALINOS.

Que vois-je! l'habit de mon pauvre maître! Allons je ne l'échapperai pas. Maudit amour! On a bien raison de dire que tu ne fais faire que des sottises!

PEDRO.

Eh bien! es.tu décidé à me suivre?

CALINOS.

Il le faut bien, mais je vous assure que ce n'est pas de bonne volonté.

PEDRO.

N'importe, pourvu que tu viennes; mais songe bien qu'à la première indiscrétion tu es mort.

CALINOS.

Il paraît que, d'après vos bonnes intentions pour moi, je n'ai plus à choisir qu'entre le fer et le feu, mais c'est égal.....

PEDRO.

Je te surveillerai et si tu bronches... tu comprends......

CALINOS.

Parfaitement. Et puis vous y mettez tant de grâce qu'il serait difficile de vous refuser. Pauvre Calinos, où diable t'es tu fourré!

LE CHEF.

Je retourne avec les nôtres à Tarifa. Je ferai en sorte que le commandant ignore que tu remplaces le parlementaire.

(*Ils sortent.*)

(*Le théâtre change et représente une partie du camp français.*)

SCÈNE VII.

(*Le théâtre représente le camp.*)

L'ÉTOILE, LAURETTA.

L'ÉTOILE, *la main enveloppée.*

Non! de par tous les diables! à l'ambulance! moi! et un jour de bataille encore! non! cent fois non!

LAURETTA.

Mais c'est pour votre blessure.....

L'ÉTOILE.

A-t-on jamais vu ce chirurgien espagnol qui pour cette mau-

dite égratignure, voudrait me faire tenir une main en papillote et l'autre dans ma poche! on voit bien qu'il n'a jamais exercé dans nos rangs! il saurait que tant qu'il nous reste un œil pour voir, une jambe pour marcher, et un bras pour jouer du sabre, nous n'aimons pas à goûter le bouillon de l'hôpital. Tiens, Lauretta, c'est toi qui a pansé ma blessure, c'est ton mouchoir qui me sert d'appareil; il y restera jusqu'à parfaite guérison, et pour qu'elle vienne plus vîte, donne-moi un verre de ta vielle eau-de-vie.

LAURETTA.

Je le veux bien, j'aime mieux vous voir comme cela. (*Elle lui verse de l'eau-de-vie en tremblant.*)

L'ÉTOILE.

Eh bien! tu trembles, je crois; est-ce que tu n'auras jamais meilleure grâce à nous verser la goutte? Ah! quand tu seras ma femme.... Mais est-ce qu'il n'y a pas ici quelque bon enfant pour me tenir compagnie? je n'aime pas à boire seul.

LAURETTA.

Ah! il y aurait conscience de troubler le repos de ces braves gens. Ils ont eu cette nuit autre chose à faire que de dormir; il est bien juste qu'ils réparent le temps perdu.

L'ÉTOILE.

Tu as raison: à leur santé. (*Il boit.*) Les enragés! quand j'y pense, comme ils y allaient et combien je me félicite d'avoir été choisi pour porter une dépêche au colonel du 54e! Sans cette heureuse circonstance je n'aurais pu faire ma partie dans l'aubade que ces coquins d'insurgés sont venus chercher eux-mêmes, et je n'aurais embrassé que deux jours plus tard ma charmante Lauretta. Mais auras-tu bientôt fini ton apprentissage de vivandière?

LAURETTA.

Ecoutez donc M. l'Etoile, ça ne peut pas venir tout de suite. Ces français boivent.....

L'ÉTOILE.

Comme ils se battent! et ce n'est pas peu dire: j'aurais bien voulu te faire entrer dans mon régiment; mais la place était prise et chez nous pas d'injustice. Au surplus sans être attachée à aucun corps, tu as trouvé souvent l'occassion de faire raffraichir la victoire, et, quoi qu'il arrive, tu ne me quitteras jamais, car tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

LAURETTA.

Toujours.

L'ÉTOILE.

Et tu abandonneras volontiers ton pays natal pour m'épouser

lorsque le régiment recevra l'ordre de rentrer en France ?

LAURETTA.

Pour ça.... je n'ose....

L'ÉTOILE.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

LAURETTA.

Dam !

L'ÉTOILE.

Mille bombes ! je veux savoir.....

(*On entend au loin des trompettes.*)

Mais, Dieu me pardonne, ce sont les trompettes du régiment ! Quel bonheur ! nous allons donc marcher sur Tarifa, car c'est mon colonel qui doit commander l'expédition, et on n'attendait que lui pour commencer l'attaque. Adieu, ma jolie petite dame de cœur. (*Il l'embrasse, monte à cheval, pique des deux et disparait.*)

(*On continue à entendre les trompettes qui se rapprochent. Les tambours du camp battent le rappel. Les soldats forment leurs rangs. Le colonel du 34e et ses officiers sont à leur tête. Bientôt l'escadron du 14e chasseurs, commandé par le colonel, debusque par le manège. On va le reconnaitre. Qui vive ? France ! Quel régiment ? 14e chasseurs à cheval ! Quand il vous plaira. Les chasseurs entrent dans le camp. le colonel met pied à terre. Il est reçu par celui du 34e. Les troupes se rangent en bataille, cavalerie, infanterie, et artillerie de siége. On remarque parmi les Français quelques soldats de l'armée royale espagnole*).

LE COLONEL DU 14e

Soldats français et vous, braves Espagnols, défenseurs fidèles de votre roi, le général en chef m'a confié la glorieuse mission de chasser de Tarifa les traîtres qui ont osé s'en emparer. La victoire ne peut être douteuse. Je dois avant tout passer l'inspection des troupes que j'ai l'honneur de commander, ensuite nous marcherons à l'ennemi.

(*Les troupes défilent: les deux colonels sortent suivis de leurs officiers, quand la scène est vide (sauf toutefois les sentinelles qui restent) Pabulos et Gonzalès entrent avec précaution.*)

SCÈNE VIII.

PABULOS, GONZALÈS.

GONZALÈS.

La voilà donc opérée cette jonction que nous avions tant d'intérêt à empêcher ! maintenant les Français sont en force et tout est perdu.

PABULOS.

Pas encore. Lorsque nous sommes partis de Tarifa sous ces déguisemens de simples soldats, je suis convenu avec le commandant que, si la sortie qu'il n'a effectuée que par nos conseils, venait à échouer, il enverrait de suite au camp français un parlementaire chargé d'une mission quelconque, mais dont les principales instructions seraient de se concerter avec nous sur le parti qu'il conviendrait de prendre. Cet officier doit nous remettre le montant des contributions qui auront pu être levées sur les habitans de Tarifa, et avec de l'or il nous sera facile de séduire les habitans des environs. J'ai sondé en outre les dispositions de plusieurs de nos compagnons d'armes; leur fidélité ne m'a pas paru incorruptible, et si nous parvenons à réunir un nombre suffisant de gens déterminés, la victoire est à nous.

GONZALÈS.

Et comment espères-tu?...

PABULOS.

Nous marchons avec les Français jusques sous les murs de Tarifa, et au premier moment favorable nous faisons main-basse sur nos prétendus alliés. Au même instant toute la garnison fait une sortie adroitement combinée. Les Français, environnés d'ennemis, prennent la fuite; et les paysans achèvent de les anéantir. Le siège est levé; le mouvement insurrectionnel, dont Tarrifa n'est que le foyer, s'étend sur toute la péninsule et alors.....

GONZALÈS.

Je comprends.

PABULOS.

J'ai préparé ce billet que je remettrai au parlementaire et qui instruira le commandant des dispositions qu'il devra faire.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, L'ETOILE, *au fond.*

L'ETOILE, *à part.*

Je voudrais bien savoir ce que ces deux gaillards-là ont à se dire. Je les vois toujours chuchotter ensemble.

PABULOS, *bas à Gonzalès.*

On nous observe. C'est ce maudit chasseur arrivé depuis deux jours ici. Changeons d'entretien.

GONZALÈS, *haut.*

Tu dis donc que les Français.....

PABULOS.

Grâce au renfort qui vient de leur arriver, ne tarderont pas

à donner l'assaut et à rendre Tarifa à notre souverain. Nous les seconderons de tous nos efforts.

L'ÉTOILE, *s'approchant.*

Et vous ferez bien; car, triple escadron ! si vous aviez le malheur!....

PABULOS.

Pourquoi cette colère, signor l'Etoile? Gonzalès et moi, ne sommes-nous pas au nombre de vos alliés, des bons et loyaux Espagnols?

L'ÉTOILE.

C'est possible; mais, tenez, je suis franc, moi, je ne puis rien garder sur ma conscience, et je vais vous parler sans détour. Vous êtes porteurs de physionomies qui ont le talent de me déplaire. Votre air en-dessous, vos entretiens secrets, tout ça n'annonce rien de bon. Et puis je vous ai bien remarqués cette nuit, pendant l'attaque; vous étiez au poste le plus exposé, tous vos camarades tombaient autour de vous comme des mouches, et vous restiez sur pied; vous n'avez pas brûlé une amorce pour sauver votre peau, et cependant elle n'a pas été entamée d'une ligne; on aurait dit que la baïonnette des insurgés craignait de faire connaissance avec vos individus. Mais prenez-y garde, je vous conseille demarcher droit, je ne vous perds pas de vue, et si vous allez de travers, je me charge de vous redresser, moi.

GONZALÈS.

Cependant.....

L'ÉTOILE.

Maintenant encore, que faites-vous ici, au lieu d'être à l'inspection? Est-ce pour faire de l'harmonie au lever de l'aurore qu'on vous a mis des clarinettes de cinq pieds dans la main?

PABULOS.

Croyez, signor.....

L'ÉTOILE.

C'est bon, c'est bon .... Allez-vous-en au diable avec tous vos signor, et faites-moi l'amitié de débarrasser le plancher.

GONZALÈS.

Nous nous retirons.

PABULOS, *à part.*

Tu paieras bientôt tant d'insolence!

L'ÉTOILE.

Qu'est-ce que vous dites? Allons, circulez, ou je découpe.

(*Gonzalès et Pabulos sortent en faisant à l'Etoile, qui ne les voit pas, des gestes menaçans.*)

SCÈNE X.

L'ETOILE, LAURETTA.

L'ÉTOILE.

Te voilà, ma petite Lauretta? tu fais bien d'arriver; j'avais besoin de reposer mes yeux sur une figure humaine.

LAURETTA.

Mon Dieu! qu'avez-vous donc?

L'ÉTOILE.

Ce sont deux Espagnols que je viens de traiter comme je soupçonne qu'ils le méritent..... Mais reprenons la conversation de tantôt. Tu m'as lâché, à propos de notre mariage, un *çà*, *je n'ose* qui me tient encore à la gorge. Est-ce que *tu* ne voudrais plus être madame l'Etoile?

LAURETTA.

Oui, mais.....

L'ÉTOILE.

Ah! pas de mais, je ne les aime pas.

LAURETTA.

C'est que.....

L'ÉTOILE.

C'est que, quoi?

LAURETTA.

C'est qu'une fille honnête n'a que sa parole, et que je l'ai donnée à un autre.

L'ÉTOILE.

Que tu nommes?

LAURETTA.

Calinos.

L'ÉTOILE.

Eh bien! je le tuerai ce Calinos-là.

LAURETTA.

Ce n'est pas probable..... Vous ne voudriez le tuer qu'au champ d'honneur, et vous ne l'y rencontrerez certainement pas.

L'ÉTOILE.

Il n'est donc pas au service?

LAURETTA.

Si fait; il est au service..... d'un officier espagnol.

L'ÉTOILE.

Comment! un domestique! Et où as-tu fait cette jolie connaissance?

LAURETTA.

A Cadix. J'étais alors sous l'autorité de mes pauvres parens, qui lui ont promis ma main.

L'ÉTOILE.

Et tu as consenti?.....

LAURETTA.

Je ne vous connaissais pas, M. l'Etoile.... Il y a si long-temps!..... Je ne devais l'épouser que lorsque ses épargnes lui auraient procuré de quoi former un petit établissement. Mais voilà plus d'un mois que je ne l'ai vu ; je ne sais pas au juste ce qu'il est devenu. Cependant je ne serais pas étonnée que son maître fût au nombre des insurgés qui ont surpris Tarifa.

L'ÉLOILE.

Raison de plus pour dégager ta parole; tel maître, tel valet, et tu ne peux être la femme d'un traître. D'ailleurs, tu n'as plus ni père ni mère, je t'ai sauvé la vie; tu es libre de tes volontés: eh bien! tu commenceras par m'épouser, et si tu rencontres jamais ton prétendu, il arrivera trop tard..... Je me charge de lui; c'est une affaire baclée. Mais j'aperçois mon colonel avec l'état-major; j'avais oublié de te dire qu'il faut tout préparer pour le conseil..... Je te quitte, le devoir avant tout. (*Lauretta sort.*)

SCÈNE XI.

LE COLONEL du 14e chasseurs, le COLONEL du 54e de ligne, le COMMANDANT du génie, le Capitaine RAYMOND du 54e, le COMMANDANT des troupes royales espagnoles, Soldats français et espagnols.

LE COLONEL DU 14e.

Messieurs, vous le savez, un parti d'environ cent hommes s'est emparé, le 3 août au matin, de la place de Tarifa, après avoir surpris sa garnison espagnole. Depuis, les insurgés, commandés par Valdès, ont grossi leur nombre par la mise en liberté des galériens détenus à Tarifa, recrue bien digne d'eux! Enfin quelques soldats de la garnison, plusieurs déserteurs espagnols et des gens sans aveu ont porté cette troupe à environ 400 hommes.... La place pouvait être réduite par famine; mais comme des Français ne peuvent ni ne doivent rester long-temps en face de l'ennemi sans courir à la victoire, M. le lieutenant-général m'a confié le commandement du siége de Tarifa..... Avant de rien entreprendre, j'ai cru ne pouvoir faire mieux, messieurs, que de vous réunir en conseil de guerre pour vous consulter sur les moyens les plus prompts à employer pour faire flotter le drapeau français sur les murs de cette cité.

(*Le Colonel du 14e et les principaux officiers prennent place pour le conseil. On pose des factionnaires, la baïonnette croisée; l'Etoile reste au fond.*)

LE COLONEL DU 14e.

Le conseil est formé, messieurs, j'attends vos avis.

LE COMMANDANT ESPAGNOL.

Colonel, ordonnez l'assaut. . . . . Il tarde aux Espagnols de venger leur insulte. Je demande, en leur nom, qu'ils soient placés au premier rang.

LE COLONEL DU 14ᵉ.

C'est à regret, monsieur, que je ne puis vous accorder cette faveur; mais le poste que vous sollicitez a toujours appartenu de droit aux grenadiers français.

LE COLONEL DU 54ᵉ.

M. le colonel, je pense aussi qu'une attaque soudaine est le meilleur moyen d'empêcher les insurgés de tenter de nouvelles sorties.

LE CAPITAINE RAYMOND.

Et vous pouvez compter, colonel, sur l'ardeur des soldats du 54ᵉ.

LE COLONEL DU 14ᵉ.

Je le sais, capitaine.

LE COMMANDANT DU GÉNIE.

Mon colonel, en partageant l'avis de ces messieurs, je crois devoir vous proposer de faire battre en brèche sur-le-champ. La place est entourée de murs et protégée par le fort Sainte-Catherine dont la pointe avance dans la mer, la batterie de gros calibre que j'ai l'honneur de commander ne peut donc manquer de faciliter le passage aux braves à qui est réservée la gloire de cette expédition.

LE COLONEL DU 14ᵉ.

J'approuve ce projet.

UN FACTIONNAIRE.

Qui vive?

UN SOLDAT, *en-dehors.*

Parlementaire!

L'ÉTOILE, *s'avançant.*

Mon colonel, un officier parlementaire, venant de Tarifa, demande à vous être présenté.

LE COLONEL DU 14ᵉ.

Qu'on l'introduise. . . . . Peut-être vient-il nous apporter la nouvelle de la soumission de la place.

LE COMMANDANT ESPAGNOL.

Mais, colonel, à quoi bon recevoir cet envoyé? Notre premier soin. . . . .

LE COLONEL DU 14ᵉ.

Notre premier soin, monsieur, est d'épargner, s'il est possible, le sang des sujets du roi.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CALINOS *en trompette*, PEDRO *en officier.*

(Ils sont conduits par l'Etoile.)

LE COLONEL DU 14e.

Approchez.

(Pedro remet ses dépêches et se tient à une certaine distance à côté de Calinos, à qui il fait des gestes menaçans.

LE COLONEL DU 14e, *après avoir lu.*

Messieurs, les insurgés proposent de nous rendre la place..... Ils demandent qu'on leur envoie un officier pour traiter des conditions de la capitulation.

LE COMMANDANT ESPAGNOL.

Des conditions !.... Peut-il en exister en faveur des traîtres !.... Rappelez-vous, colonel, l'énormité de leur attentat : ils nous ont contraints d'abandonner le poste qui nous avait eté confié, sans même avoir pu conserver notre drapeau.

LE COLONEL DU 14e.

Les Français sauront vous le rendre.

LE COMMANDANT ESPAGNOL.

Quand même ces misérables se mettraient à notre discrétion, nous ne devons en épargner aucun.

LE COLONEL DU 14e.

Arrêtez, monsieur ! notre devoir est de nous conduire avec modération ; nous ne pouvons avoir oublié les exemples mémorables que nous ont laissés la sagesse et l'humanité de notre prince, qui met sa gloire et son bonheur à se faire adorer des Français.

LE COMMANDANT ESPAGNOL.

Ainsi donc.....

LE COLONEL DU 14e.

Je vais envoyer un officier à Tarifa. Que les insurgés se soumettent ; qu'ils me livrent la place comme au représentant de leur monarque légitime, et j'ose leur faire espérer que bientôt ils ressentiront les effets de sa clémence. Ce prince est un Bourbon ! c'est dire assez qu'il saura pardonner. Cependant, messieurs, je ne dois pas vous laisser ignorer que je regarde cette mission comme très-périlleuse : les insurgés pourraient méconnaître les droits de la guerre, et attenter à la liberté de celui qui aura le courage d'exécuter mes ordres. Quel officier me conseillez-vous de désigner ?

LE COMMANDANT DU GÉNIE et le CAPITAINE RAYMOND, *se levant.*

Moi !

LE COLONEL DU 14[e].

Bien! messieurs; je n'attendais pas moins de la valeur française! (*Au commandant du génie*); mais, commandant, votre présence au camp est indispensable en ce moment. Capitaine Raymond, vous allez vous rendre à Tarifa. Vous connaissez mes intentions; je sais que je puis me fier à vous du soin de les remplir.

RAYMOND.

Colonel, comptez sur moi.

LE COLONEL DU 14[e], *à Pédro.*

Monsieur, je satisfais au vœu de celui qui vous commande. Jusqu'au retour de mon envoyé, vous resterez au camp. Capitaine Raymond, il n'y a pas un quart de lieue d'ici à Tarifa; je vous attends dans une heure. Un coup de canon, tiré du rempart de la ville, m'annoncera que vous en êtes sorti. La vie du parlementaire me répondra de la vôtre; vous en instruirez le commandant de la place. Allez.

(*Tout le monde sort, excepté l'Etoile, Calinos, Pedro et les sentinelles.*)

SCÈNE XIII.

CALINOS, PEDRO, L'ETOILE; *Pedro s'asseoit, et prend des notes.*

L'ÉTOILE, *à Calinos.*

Monsieur, pendant le séjour que vous avez à faire au camp, disposez de moi; d'après les ordres de mon colonel, je ferai tout mon possible pour que le temps ne vous paraisse pas long.

CALINOS.

Ah çà! dites-moi donc, monsieur le militaire, qu'est-ce qu'il veut donc dire votre commandant avec son air rébarbaatif : « La vie du parlementaire me répondra de la vôtre? »

L'ÉTOILE.

Ça n'est pas difficile à comprendre. Si par hasard il prend fantaisie à votre chef de retenir notre capitaine, nous..... (*Il fait le geste de fusiller*).

CALINOS.

Pas de mauvaise plaisanterie; je vous préviens que ça ne peut pas me convenir.

L'ÉTOILE.

Eh! qu'avez-vous? la vie du parlementaire seule.... D'ailleurs, tout rebelle qu'il est, votre chef ne voudrait probablement pas manquer aux lois de la guerre.

CALINOS.

A la bonne heure, voilà qui me rassure. Ah çà! mon cher,

vous disiez tout-à-l'heure que vous vouliez faire en sorte que le temps ne nous parût pas long; pour y parvenir, faites-nous servir à dîner : une volaille, du vin, et l'heure que nous avons à passer avec vous sera bientôt avalée. (*A part.*) Ce sera autant de pris sur l'ennemi.

L'ÉTOILE.

Ce serait avec grand plaisir que je vous satisferais; mais, voyez-vous, nous autres troupiers, nous n'avons pas de mets délicats à offrir; en campagne nous dînons avec du pain de munition, et pour notre dessert nous envoyons des balles à l'ennemi.

CALINOS.

Ah ! vous tuez les ennemis pour votre dessert ! eh bien ! voilà des repas qui ne sont pas très-nourrissans. Comment vous n'avez pas même un verre de vin..... ? Ça me dégrise.

L'ÉTOILE.

Ah? j'aperçois notre jolie vivandière; peut-être aura-t-elle encore quelques verres d'eau-de-vie. Approche, ma petite Lauretta.

CALINOS.

Lauretta ! quel nom vient-il de prononcer ! il retentit jusqu'au fin fond de mon cœur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAURETTA.

L'ÉTOILE.

Mon enfant, te reste-t-il encore quelque chose dans ton tonneau ? tu dois toujours avoir une poire pour la soif.

LAURETTA.

Oui, mo nur l'Etoile.

L'ÉTOILE.

Eh bien ! verse à boire à ces messieurs.

CALINOS, *à part.*

Je vais donc la revoir, lui parler, (*Il s'approche.*)

PEDRO, *l'arrête.*

Silence !

CALINOS.

Sufficit !

(*Lauretta verse, Pedro boit.*)

L'ÉTOILE, *à Calinos.*

Et vous ?

CALINOS.

Merci, je n'ai plus soif.

L'ÉTOILE.

Maintenant, monsieur, il faut que je vous quitte, j'ai des ordres à porter. Suivez-moi Lauretta.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XV.

CALINOS, PEDRO.

CALINOS.

Enfin, êtes-vous content?

PEDRO.

Pas encore.

CALINOS.

Comment pas encore! Et que faut-il donc que je fasse? Je suis venu me fourrer dans le camp de ces enragés dans l'espoir d'embrasser ma jolie Lauretta, vous m'en avez empêché, et maintenant.....

PEDRO.

Maintenant, il faut que nous changions d'habits.

CALINOS.

Pourquoi donc faire?

PEDRO.

Tu l'as entendu. Le parlementaire seul doit être surveillé. On n'a pas eu le temps de remarquer nos traits. Il est indispensable que je passe pour toi dans le camp français afin de recueillir les renseignemens qui doivent nous conduire à la victoire.

CALINOS.

Y pensez-vous! Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi la victoire! Tout ce que je vois là dedans, c'est que je peux être fusillé avec votre beau stratagême.

PEDRO.

Qu'importe!

CALINOS.

Comment qu'importe! mais il m'importe beaucoup à moi...

PEDRO, *tirant son poignard.*

Ah! pas tant de raisons. Consens, ou par la mort c'est fait de toi!..

CALINOS.

Arrêtez! arrêtez! J'aime encore mieux courir la chance d'attendre. Allons! voyons!

(*Ils changent d'habits.*)

Eh! mais je dois être assez bien comme cela.

PEDRO.

Sur toutes choses garde-toi de chercher à quitter ces lieux.

CALINOS.

Mais si on vient pour dialoguer avec moi, qu'est-ce que vous voulez que je dise?

PEDRO.

A toutes les questions que l'on pourra te faire, tu répondras....

CALINOS.

Quoi

PEDRO.

Que tu n'a pas recu d'autres instructions.

CALINOS.

Ah çà! c'est vrai! je ne mentirai pas. Mais cependant.....

PEDRO.

Garde-toi bien aussi de parler à qui que ce soit de ton maître, de moi, de personne enfin, ainsi que de révéler ce que tu es véritablement. A la moindre indiscrétion je serai là..... sur tes talons, et tu sais ce dont je suis capable.

CALINOS.

Oui, je vous ai vu ce matin.....

PEDRO.

Adieu donc. Dans peu tu me reverras.

(*Pedro sort. La sentinelle le laisse passer. Calinos veut sortir de l'autre côté. La sentinelle l'arrête.*)

SCÈNE XVI.

CALINOS, *seul.*

Allons! il n'y a pas moyen d'échapper! Eh ben! mon début promet pour la première fois que je m'avise de faire le maître!.. C'est que si ce capitaine ne revient pas... dans une heure ils ont dit... Ah! oui, mais c'est long une heure..... c'est au moins 60 minutes, et j'en ai ben encore une 30e à dépenser..... Encore, si Lauretta pouvait revenir par ici, je ne serais pas fâché qu'elle me vît ainsi caparaçonné...., oh! elle me reconnaîtrait, parce que je lui dirais tout de suite, c'est moi..... il n'y a plus personne là pour me gêner. Et puis des yeux amoureux sont si amoureux et si clairvoyans. Mais qu'est-ce que je vois donc là-bas? ce sont deux soldats espagnols, oui; ils viennent par ici. Rappelons-nous ce que m'a dit Pedro : je n'ai pas reçu d'autres instructions.

SCÈNE XVII.

CALINOS, GONZALÈS, PABULOS.

(*Ils entrent avec mystère.*)

CALINOS.

Eh bien! on dirait qu'ils ont envie de me parler. Voyons, il faut toujours être poli. Ah! les vilaines figures!

(*Haut*). Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

PABULOS.

C'est au parlementaire envoyé par le commandant de Tarifa, que nous avons l'honneur de parler?

CALINOS.

Oui, messieurs, c'est moi que je suis le parlementaire. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

(*Pabulos et Gonzalès s'assurent qu'ils ne peuvent être entendus.*)

PABULOS.

Nous sommes dévoués à votre commandant, et nous avons dans les environs un parti puissant. Nous venons nous concerter avec vous.

CALINOS, *avec importance.*

Ah? vous venez vous concerter avec moi. *A part*, c'est le cas de nous rappeler nos instructions. (*Haut.*) Eh bien! messieurs, concertons-nous.

PABULOS.

Cet écrit donnera connaissance au commandant du projet que nous avons conçu. Il est de la plus haute importance que vous le lui fassiez parvenir au plus tôt.

CALINOS.

Eh bien! monsieur, ça suffit.

PABULOS.

Dites-nous aussi, seigneur, ce que nous devons faire dans l'intérêt de la cause commune?

CALINOS.

Ma foi, je suis d'avis que vous fassiez ce que vous voudrez.

(*Mouvement de Pabulos.*)

C'est-à-dire, quand je dis ce que vous voudrez, je veux dire ce que nous voudrons. N'est-ce pas, monsieur ?

PABULOS.

Il serait bon de s'assurer des paysans.

CALINOS.

Oui, je crois qu'il serait bon de s'assurer des paysans.

GONZALÈS.

Il nous faudrait des armes.

CALINOS.

Monsieur a raison, il vous faudrait des armes.

PABULOS.

De l'argent.

CALINOS.

C'est encore vrai : de l'argent.

PABULOS.

Et nous avons compté sur vous pour nous en procurer.

CALINOS.

C'est possible, mais vous savez qui compte sans son hôte compte deux fois, et puis je n'ai pas reçu d'autres instructions.

PABULOS.

Il nous faut absolument et de suite une somme de vingt mille piastres.

CALINOS.

Vingt mille piastres! (*Apart.*) Par exemple si je les avais, je les garderais pour moi. (*Haut.*) Ah çà! où voulez-vous que je prenne ces vingt mille piastres? Je ne puis cependant pas me fondre en lingots.

PABULOS.

Puisqu'il vous est impossible de nous procurer la somme qui nous est nécessaire, nous tâcherons de nous en passer pour le moment; mais daignez au moins nous aider de vos conseils.

CALINOS.

Ah! pour mes conseils, je vous les donnerai avec le plus grand plaisir. Voyons, de quoi s'agit-il?

PABULOS.

Faut-il que nous nous révoltions avant ou pendant l'assaut qui se prépare?

CALINOS.

Ah! voilà. Il s'agit de savoir si vous vous révolterez avant ou pendant l'assaut. Diable, c'est embarrassant, parce que je n'ai pas reçu d'autres instructions. (*A Gonzalès*). Eh bien! qu'est-ce que vous en dites, vous, monsieur, là-bas?

GONZALÈS.

Mon avis serait que ce fût pendant l'assaut.

CALINOS.

Il a raison, pendant l'assaut. Ah! il paraît que vous en dites peu, mais c'est bon.

PABULOS.

Je crois au contraire qu'il faudrait mieux que ce fût avant.

CALINOS.

Diable, mais il n'a pas tort. Au surplus il y a manière d'arranger tout cela. Tenez, on pourrait se révolter avant, pendant et après l'assaut; car, voyez-vous, je n'ai pas reçu d'autres instructions.

PABULOS.

En tous cas, au milieu du tulmute je me charge d'assassiner le colonel du 14e chasseurs qui commande l'expédition.

CALINOS.

C'est très-bien ça, mon ami; mais surtout je vous recommande de ne faire ce coup là qu'après mon départ. A propos, en parlant d'officier, il ne revient pas vîte celui qu'on a envoyé à Tarifa. Il me semble que l'heure doit s'avancer. Monsieur, votre montre va-t-elle bien. Quelle heure avez-vous?

PABULOS.

Mais, monsieur......

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PEDRO.

PEDRO.

Ah ! vous voilà. Je vous cherchais. Que faites-vous ici ?

PABULOS.

Nous nous concertions.

PEDRO.

Avec cet imbécille ?

CALINOS.

Merci.

PABULOS.

Qu'est-ce à dire ?

PEDRO.

Je vous l'expliquerai : mais nous n'avons pas un instant à perdre; Je suis en mesure de rentrer à Tarifa. La position des Français m'est bien connue. Hâtez-vous de votre côté, et par des chemins différens rejoignons notre commandant.

PABULOS.

Il suffit.

CALINOS.

Et moi donc ?

PEDRO.

Toi tu resteras ici jusqu'au retour du capitaine français.

CALINOS.

Ah ben ! par exemple !

PEDRO.

Silence ! *(Ils sortent.)*

(Calinos va pour sortir, l'Étoile l'arrête.)

SCÈNE XX.

CALINOS, L'ÉTOILE.

L'ÉTOILE.

Halte ! M. l'envoyé, je viens pour vous prier de vouloir bien me suivre.

CALINOS.

C'est mon habitude, monsieur.

L'ÉTOILE.

Et si vous faites la moindre résistance, nous avons dans nos carabines de quoi vous laver la tête.

CALINOS.

Ah ! vous appelez cela laver la tête ! Mais savez-vous bien que si cela continue je finirai par la perdre. Et où voulez-vous me conduire ?

L'ÉTOILE.

Sous les murs de Tarifa. Il ne nous reste qu'un quart d'heure, c'est juste le temps d'arriver.

CALINOS.

Ah çà ! est-ce que votre colonel tient définitivement à ce que la vie du parlementaire réponde de celle de son envoyé ?

L'ÉTOILE.

Justement.

CALINOS.

Puisqu'il en est ainsi, je ne vous suivrai pas et je vais vous dire ce qui en est.

L'ÉTOILE.

Allons, allons, pas de raison, ou sinon les carabines sont là.

CALINOS.

Je vous en prie, écoutez-moi.

L'ÉTOILE.

Rien. L'heure s'avance.

CALINOS.

Le diable soit de votre heure, nous ne sommes pas à la minute. Au nom du ciel.....

L'ÉTOILE.

Prières inutiles ! Partons.

(Ils sortent. Les troupes défilent pour se rendre devant Tarifa.)
(Le théâtre change, représente le fort Sainte-Catherine, qui avance dans la mer. Au fond une jetée et des glacis. Sur le devant de la scène, le rivage).

SCÈNE XIX.

L'ETOILE, CALINOS, Soldats.

Me direz-vous enfin ce que vous voulez faire de moi ?

L'ÉTOILE.

Il faut vous disposer.....

CALINOS.

A partir, tant mieux.

L'ÉTOILE.

Oui ; mais je veux dire à partir pour l'autre monde.

CALINOS.

Comment ! pour l'autre monde ?

L'ÉTOILE.

L'heure fixée par mon colonel est écoulée, et je me vois forcé de vous fusiller ici même pour que, du fort Sainte-Catherine,

vos dignes amis puissent être témoins du sort qui attend des traîtres tels que vous.

CALINOS.

Ah çà ! un moment, entendons-nous ; je crois que c'est l'instant, ou jamais, de vous dire toute la vérité : je ne suis nullement le parlementaire, mais tout bêtement son domestique ; mon maître a été assassiné aux portes de la ville par des insurgés dont le chef m'a forcé d'endosser cet habit ; vous voyez donc bien que vous ne pouvez me fusiller sans injustice et sans me porter préjudice, et reconnaissez en moi l'infortuné Calinos.

L'ÉTOILE.

Ah ! c'est mon rival ! Mon pauvre garçon, j'en suis bien fâché ; mais je ne connais que le devoir ; (*aux soldats*) en joue ! (*On va pour fusiller Calinos ; on entend un coup de canon, Calinos tombe à terre.*) Arrêtez ! ce signal nous annonce le retour du capitaine Raymond.

CALINOS, *se blotissant dans un coin.*

Il était temps !

SCÈNE XX.

LES MÊMES, les deux COLONELS, et l'Etat-major.

LE COLONEL DU 14e.

Faites avancer le parlementaire.

L'ÉTOILE, *montrant Calinos.*

Le voilà, mon colonel ; et si les misérables que nous allons combattre n'avaient pas plus de courage.....

CALINOS, *à genoux.*

Grâce ! grâce ! au moins de la vie !

LE COLONEL.

Que signifie ?

L'ÉTOILE.

Cet homme n'est autre que le domestique du parlementaire.

LE COLONEL.

Est-il possible !

CALINOS.

Ah ! ne m'en voulez pas, mon officier.

LE COLONEL.

Songe que ton sort est dans mes mains, et qu'un aveu sincère peut seul te sauver.

CALINOS.

Eh ! mon Dieu, je ne demanderais pas mieux que de vous dire quelque chose, mais je ne sais rien du tout. Ah ! tenez,

cependant, voilà toujours une lettre que deux soldats de votre camp m'ont remise pour le commandant de Tarifa.

LE COLONEL.

Donne. (*Il lit et semble fort agité.*) Quelle horreur! braves soldats, qui êtes, ainsi que moi, préparés à verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour la gloire de notre prince et de notre patrie, c'est en votre présence que je veux démasquer les traîtres......

SCÈNE XXI et dernière.

LES MÊMES, LE CAPITAINE RAYMOND.

LE COLONEL.

Eh bien! capitaine!

RAYMOND.

Colonel, les insurgés osent nous proposer de lever le siège de Tarifa.

LE COLONEL.

Quelle audace!

RAYMOND.

Ce n'est qu'après avoir couru mille dangers que je suis parvenu à m'échapper de leurs mains, et tout me porte à croire que leur parlementaire n'a été envoyé dans notre camp, que pour tramer quelques complots avec des traîtres qui se trouvent parmi nous.

(*En ce moment Pabulos, Gonzalès et Pedro, paraissent au haut du fort en agitant le drapeau espagnol; Calinos les aperçoit et profite du moment favorable pour s'esquiver.*)

LE COLONEL.

Messieurs, nous ne devons plus attendre la reddition de la place, que de la force de nos armes. Nous allons attaquer! soldats! l'heure du combat a sonné! je ne vous ferai pas de harangue inutile. Le Prince généralissime a toujours les yeux fixés sur vous; vous êtes invincibles; faites votre devoir.

(*L'attaque commence par les tirailleurs français contre des tirailleurs insurgés qui sont sortis de la place; ceux-ci sont mis en fuite. Les Français et les Espagnols royalistes se forment en bataille, et font feu sur les insurgés qui défendent le fort Sainte-Catherine. Le colonel du 14e chasseurs commande et dirige tous les mouvemens. Bientôt et à l'aide de barques qu'ils ont équipées à la hâte, les voltigeurs du 34e de ligne repoussent de la jetée les rebelles qui la couvraient. Les chasseurs du 14e exécutent plusieurs charges brillantes sur l'ennemi, qu'ils enfoncent de toutes parts. En ce moment* l'Etoile *qui porte le guidon de son régiment est attaqué par quatre insurgés; il en tue un,*

enlève un autre de son cheval, et met les deux autres en fuite. Le feu redouble de part et d'autre; l'Etoile *reparaît tenant dans ses bras l'insurgé qu'il a enlevé et qu'il précipite dans les flots. Il va rejoindre son régiment, lorsqu'il est attaqué à l'improviste et cerné par un gros d'insurgés. Adossé contre un arbre, il défend son guidon tant avec la lance qu'avec son sabre. Blessé et respirant à peine, il va succomber lorsqu'il aperçoit une barque attachée au rivage. Il rassemble le peu de forces qui lui restent, s'élance dans la barque, coupe le cable qui la retenait, et enveloppé dans son guidon, il s'éloigne protégé par le feu des voltigeurs français. Fatigué d'une trop longue résistance, le colonel du 14ᵉ chasseurs ordonne l'assaut général. Alors la mer se couvre de barques chargées de Français. Une chaloupe canonnière rend la brèche praticable; les Français s'y précipitent en foule; quelques-uns montent à l'assaut en se hissant sur les épaules les uns des autres; les insurgés, battus de tous côtés, s'élancent dans des barques pour échapper à la mort, et sont foudroyés par la batterie du fort que les Français dirigent contre eux. Le drapeau français flotte sur les murs du fort. Un sergent du 34ᵉ de ligne rapporte le drapeau espagnol que les insurgés avaient pris à la garnison de Tarifa.)*

LE COLONEL du 14ᵉ chasseurs.

(*Remettant le drapeau au commandant espagnol royaliste.*)

Je vous l'avais promis, monsieur; les Français vous le rendent. *Vive le Roi!*

Tableau général.

FIN.